

Morvern Callar
Départ vers le nouveau
Morvern Callar, Royaume-Uni 2002, 97 minutes

Maurice Elia

Numéro 225, mai-juin 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59160ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Elia, M. (2003). Compte rendu de [Morvern Callar : départ vers le nouveau / *Morvern Callar*, Royaume-Uni 2002, 97 minutes]. *Séquences*, (225), 52-52.

MORVERN CALLAR

Départ vers le nouveau

Il s'est suicidé, le copain à Morvern Callar. Un soir de Noël. Lui laissant des cadeaux auprès de l'arbre. Et un autre dans les entrailles de son ordinateur. Un cadeau qui n'est peut-être pas exactement un cadeau, ou du moins, le jeune homme ne le voit pas comme tel. Il s'agit du manuscrit de son roman auquel est annexée une liste d'éditeurs où Morvern pourrait l'envoyer. Le mort a-t-il prévu qu'elle remplacerait son nom par le sien à elle ? Peut-être. Ce serait alors un cadeau, un vrai, surtout que le premier éditeur contacté est immédiatement intéressé.

C'est un peu le secret que draine constamment derrière lui **Morvern Callar**, second long métrage de Lynne Ramsay (après **Ratcatcher**), la réalisatrice écossaise qui décida de se marier l'an dernier, sur un bateau en rade de Cannes, la semaine même où son film était présenté à la Quinzaine des réalisateurs. C'est un secret qui lentement s'aurole de lumière. Orangée au début, celle-ci devient brillante sous le soleil d'Espagne où Morvern décide de prendre des vacances avec Lanna, sa meilleure amie. Les gros plans sombres et indistincts de la première partie cède la place à des gros plans aveuglants de blancheur, égayés de couleurs vives et nettes. Je pense particulièrement à la tuque rouge de Morvern sur fond de ciel bleu, dans une scène qui se veut sans doute intermédiaire entre l'Écosse froide et l'Espagne chaude.

Le visage énigmatique de Samantha Morton, même s'il paraît enfantin à certains endroits, enduit le film d'une profondeur quelque peu inattendue. Son personnage est soudain mis devant une situation qu'elle ne comprend pas mais dont elle va se sortir en prenant des décisions qu'elle ne se croyait pas capable même d'envisager. Couper en morceaux le cadavre de l'apprenti écrivain, puis aller les enterrer sur la montagne font sans doute partie de ces décisions (subites ou longtemps réfléchies, nous ne le savons pas). Le pourquoi du geste définitif de son amant commence à être

défini sous la forme de vagues indices qui ne satisfont ni l'héroïne ni le spectateur. On apprend entre autres que le suicidé a eu une petite aventure avec Lanna (qui le croit parti vers d'autres sortes d'horizons), que, dans sa liste d'importance, il plaçait souvent Morvern avant la littérature. Et même le roman éponyme d'Alan Warner ne donne pas non plus de détails à ce sujet. Le film tire d'ailleurs son originalité de cette manière de combiner astucieusement ses éléments épars pour en faire un tout qui ne demande pas à être nécessairement compris.

Car l'erreur serait de chercher un raisonnement à **Morvern Callar**. L'héroïne cherche peut-être à connaître, puis à comprendre ses infimes découvertes. Le briquet qu'elle allume et éteint plusieurs fois de suite en est un exemple. C'est un des cadeaux (de Noël, d'adieu) du mort, au même titre que la veste de cuir, la carte lui permettant de retirer de l'argent de son compte, le walkman et la cassette audio riche d'une compilation de chansons choisies expressément pour elle. Cette *Music for you* accompagne dès lors Morvern partout, ornant chacune des séquences du film, comme un rappel, une présence lancinante (À noter à ce sujet l'extraordinaire travail sur la bande son).

Voici l'histoire d'une jeune femme qui passe un temps à nier une mort qu'on lui demande d'accepter, puis qui y voit une possibilité de se construire un futur, une nouveauté. Le message est sans doute destiné à tout un chacun. Lorsqu'une relation se dissout, celui ou celle qu'on abandonne doit tourner la page et se précipiter vers tout ce qui se présente sous le signe du nouveau. Morvern fait un bain, se maquille, se met du vernis à ongles. Quelques hésitations se lisent néanmoins dans cette nouvelle vie qui se construit (le téléphone, la gare et son quai désert), mais le futur est là.

Le style de Lynne Ramsay semble ne s'inspirer d'aucun courant cinématographique défini, bien qu'elle mentionne Tarkovski, Bresson et David Lynch dans la majorité de ses entrevues. En privilégiant le jeu des acteurs (ses deux jeunes femmes sont tout simplement extraordinaires), l'éclairage, le son et la musique, la cinéaste paraît vouloir achever ce que l'écrivain ne réussit pas à faire dans le film. Les motivations de son héroïne sont laissées dans la vague, n'offrant aucune prise à une quelconque rationalisation.

Morvern Callar force l'intérêt, provoque l'émotion et nous donne à apprécier le travail d'une actrice remarquable. **ES**

Maurice Elia



Il faut savoir tourner la page

Royaume-Uni 2002, 97 minutes — Réal. : Lynne Ramsay — Scén. : Liana Dognini, Lynne Ramsay, d'après le roman d'Alan Warner — Photo : Alwin H. Kuchler — Mont. : Lucia Zucchetti — Déc. : Jane Morton — Cost. : Sarah Blenkinsop — Int. : Samantha Morton (Morvern Callar), Kathleen McDermott (Lanna), Dan Cadan (Dazzer), Jim Wilson (Tom Boddington), Dolly Wells (Susan), Linda McGuire (Vanessa) — Prod. : George Faber, Charles Pattinson, Robyn Slovo — Dist. : Alliance.